

Émile ARON
de l'Académie de Médecine

DESCARTES

et

LA MÉDECINE



8° T
22548 .L.D.

2132665

**DESCARTES
ET
LA MÉDECINE**

80T
22548

C.L.D.

42, av. des Platanes
37170 CHAMBRAY

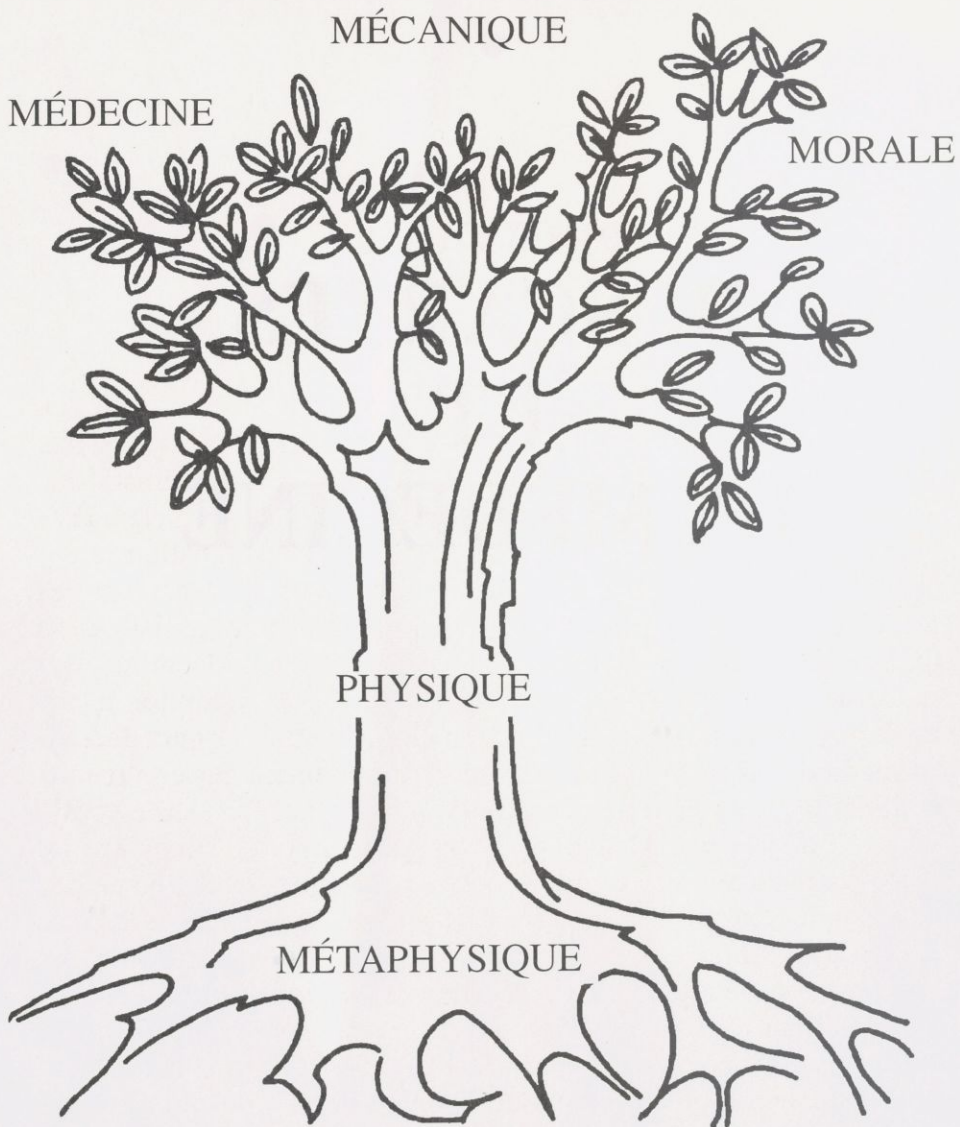
DL 21MAR.96 12075

Émile ARON
de l'Académie de Médecine

61

DESCARTES
ET
LA MÉDECINE

C.L.D.



*L'arbre de la connaissance, selon Descartes :
La racine : la métaphysique,
Le tronc : la physique,
Les trois branches : la médecine, la mécanique et la Morale.*



I

PROLOGUE

«Philosophe, mathématicien et physicien français», c'est ainsi que le *Petit Larousse* nous présente René Descartes : «En mathématiques, il créa l'algèbre des polynômes et, avec Fermat, la géométrie analytique. Il énonça les propriétés fondamentales des équations algébriques et simplifia les notations algébriques. Il découvrit les principes de l'optique géométrique. Sa physique mécaniste et sa théorie des animaux-machines ont posé les bases de la science moderne. Son apport scientifique est basé sur l'emploi d'une méthode et sur une métaphysique qui marquent un tournant décisif. Sa méthode lui permit de se dégager définitivement des confusions de la scolastique, en définissant une logique de l'idée claire et distincte, fondée sur la déduction allant du simple au complexe...». Bravo au rédacteur de cet article pour ce portrait du plus illustre des philosophes français. Mais si on lit jusqu'au bout le *Discours de la Méthode pour bien conduire sa Raison et chercher la vérité dans les Sciences*, on découvre, dans la Sixième partie intitulée «choses requises pour aller plus avant en la recherche de la nature», que le but majeur de ses préoccupations a été le progrès de la médecine : «Au reste, je ne veux point parler ici en particulier des progrès que j'ai l'espérance de faire à l'avenir dans les sciences, ni de m'engager envers le public d'aucune promesse que je ne sois pas assuré d'accomplir, mais je dirai seulement que j'ai résolu de n'employer le temps qui me reste à vivre à autre chose qu'à tâcher d'acquérir quelque connaissance de la nature, qui soit telle qu'on en puisse tirer

des règles pour la médecine». Il poursuit ainsi : «Au lieu de la philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique qui ne soit pas seulement utile pour accroître nos commodités mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie, car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher».

Dans une lettre d'octobre 1645 à Guillaume, Marquis de Newcastle (1592-1676), qui s'était exilé en Hollande après la chute de Charles Ier, roi d'Angleterre et mari d'Henriette, fille d'Henri IV, nous retrouvons ce leitmotiv : «La conservation de la santé a été de tout temps le principal but de mes études... je ne doute point qu'il n'y ait moyen d'acquérir beaucoup de connaissances touchant la médecine, qui ont été ignorées jusqu'à présent». Et dans l'*Entretien avec Burman*, nous relevons une réflexion prophétique du petit-fils de Pierre Descartes, médecin à Châtellerauld : «L'homme, à l'âge de trente ans, ne doit plus avoir besoin de médecin parce qu'à cet âge, il peut savoir assez lui-même, par expérience, ce qui lui est utile ou nuisible, et être ainsi son propre médecin». Descartes précise encore sa pensée dans la préface de ses *Principes de la Philosophie*, dédiés à la Princesse Elisabeth de Bohême : «J'aurais voulu premièrement y expliquer ce que c'est que la philosophie, en commençant par les choses les plus vulgaires, comme sont : que ce mot de philosophie signifie l'étude de la sagesse, et que par la sagesse, on n'entend pas seulement la prudence dans les affaires, mais une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé».

Comme nous le démontrerons, l'apport de Descartes à la médecine a été piètre, mais son message philosophique lui a été précieux. Paracelse (1493-1541), prestigieux astrologue et alchimiste, considérait que : «C'est chose grossière pour un médecin de s'appeler

médecin et de se trouver vide de philosophie et de ne pas la connaître». La foi de Descartes en la puissance de la raison n'a pas été assez contagieuse.

Rappelons-nous la première phrase du *Discours de la Méthode* : «Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée», pour déplorer les illusions de notre génial philosophe sur la sagesse des hommes. Son souci fut d'améliorer leur sort et ce souhait cartésien devrait inciter notre Education Nationale à instituer un enseignement obligatoire de la santé à l'école primaire et les organismes responsables de la Santé Publique à développer les mesures de prévention et de dépistage pour éviter les risques physiques, psychiques et moraux qu'affrontent actuellement la population et particulièrement la jeunesse. L'être humain, écrit Henri Bergson dans les *Deux sources de la Morale et de la Religion*, «se consacre à son devenir». A la recherche du bonheur individuel et du progrès moral, tous les philosophes se donnent la main et nous affirment que l'avenir d'une société dépend de l'éducation donnée à ses enfants.

On a reproché à Descartes d'avoir abordé la médecine en géométrie. Son intervention a été assez efficace pour nous préciser les mécanismes de la perception visuelle, mais ses recherches sur le fonctionnement du cerveau ou la circulation sanguine sont entachées d'erreurs grossières. La physiologie est expérimentale et ne peut bénéficier de données purement spéculatives d'inspiration géométrique ou métaphysique. Néanmoins, René Descartes mérite de figurer en bonne place dans l'histoire de la Médecine. Ses remarques touchant à l'hygiène et à la thérapeutique témoignent d'un bon sens qui était aussi rare à son époque qu'il l'est aujourd'hui. Mais son rôle essentiel a été d'inviter les savants à la recherche d'une vérité rationnelle et de tracer les voies pratiques pour l'amélioration du sort des hommes. «Après avoir bien fait entendre ces choses, j'aurais voulu mettre ici les raisons qui servent à prouver que les vrais principes par lesquels on peut parvenir à ce plus haut degré de sagesse, auquel consiste le souverain bien de la vie humaine, sont ceux que j'ai mis en ce livre» (préface des *Principes de la Philosophie*).

Sa foi dans le progrès de la médecine est d'autant plus remarquable qu'en cette première moitié du XVII^e siècle, la maladie était toujours conçue comme un châtement et que les établissements hospitaliers accueillaienat aussi bien les malades que les indigents, car les misères morales n'étaient pas distinguées des maux du corps.

Les médecins, particulièrement à la Faculté de Paris, fidèles à la tradition hippocratique et à l'enseignement de Galien, s'opposaient à tout progrès, en accord avec l'Eglise qui considérait que le mal était l'expression de la volonté divine. Pascal, dans sa *Prière pour demander à Dieu le bon usage de la maladie*, s'exprime ainsi : «Vous m'avez donné la santé pour vous servir et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger. Ne souffrez pas que j'use mal de votre punition». Descartes a rendu à la médecine un service éminent car ses publications eurent un retentissement considérable et inspirèrent la pensée des philosophes et des savants. Il a réagi contre l'intolérance qui se dressait devant toute idée nouvelle : «Il n'y a pas lieu de s'incliner devant les anciens à cause de leur antiquité, écrit-il. C'est nous qui devons être appelés les anciens». Si sa conception des mouvements du cœur suscite l'ironie des spécialistes, n'oublions pas qu'il contribua beaucoup à faire connaître la découverte de la circulation de William Harvey : «Médecin d'Angleterre auquel il faut donner la louange d'avoir rompu la glace en cet endroit». Descartes s'est élevé indiscutablement contre la routine et a combattu pour le progrès : «Pour atteindre à la vérité, il faut, une fois dans sa vie, se défaire de toutes les opinions que l'on a reçues et reconstruire de nouveau et dès le fondement tout le système de ses connaissances» (*Méditations*).

Si les théories et les systèmes ont été un frein au progrès, elles sont paradoxalement responsables des erreurs physiologiques de Descartes. Ne distinguait-il pas l'âme, purement spirituelle, du corps qui fonctionne comme une machine ? Ainsi opposa-t-il la métaphysique au matérialisme. Cette conception cartésienne influencera, jusqu'au XIX^e siècle, les orientations des écoles médicales, les unes attachées au vitalisme et les autres aux phénomènes mécanistes et chimiques. La raison, c'est-à-dire la valeur de l'observation, finira par l'em-

porter. Et faisant un écho tardif à la pensée cartésienne, Bichat demandera, en 1799, qu'on rejette les idées préconçues : « Créations brillantes de l'imagination, nées dans le cabinet et non auprès du lit du malade ». Bien qu'il n'ait pas toujours observé sa propre doctrine, Descartes l'avait proclamé : « Ne rien admettre pour vrai qui ne soit évident ».

La Philosophie a été la première étape de la pensée humaine s'interrogeant sur le pourquoi des choses et le sens de l'univers. Ce premier stade de la connaissance était essentiellement d'inspiration métaphysique. Aux questions posées, aux phénomènes observés, la science a fourni, par la suite, une explication ou une réflexion. Mais le savant n'est pas neutre ; il se pose des questions ; il les discute ; il pense la vie. Il est souvent un philosophe qui s'ignore. La science ne peut tout expliquer et les préoccupations des hommes de laboratoire rejoignent ainsi celles des philosophes. Blouses blanches et habits noirs ont un prédécesseur prestigieux en la personne de Descartes qui chercha la vérité par l'expérience et qui la rechercha également, suivant Saint Augustin, « au dedans de l'homme ». Les fondements de cette philosophie nouvelle se trouvent dans le *Discours de la Méthode*, immortelle gloire de René Descartes.

La philosophie s'accordait naturellement avec la science, mais difficilement avec le clergé qui craignait toute atteinte à ses principes et à son autorité, souhaitant que les choses demeurent comme elles l'étaient depuis leur origine. Les idées de Descartes furent ainsi combattues dès leur diffusion.

Le Saint-Siège, comme Louis XIV, condamnèrent le cartésianisme et, en 1674, l'Université d'Angers fut réprimandée du fait que ses enseignants professaient la philosophie cartésienne : « Nous avons été depuis peu informé, écrit le Roi-Soleil, que dans l'Université de notre ville d'Angers, on enseignait les opinions et les sentiments de Descartes et, comme dans la suite cela pourrait causer à notre royaume quelque désordre, nous vous faisons cette lettre, pour vous mander et ordonner très expressément d'empêcher et faire défense de notre part aux professeurs de ladite Université, de continuer de faire lesdites leçons en quelque sorte et manière que ce soit... ».

C'est en Hollande, patrie adoptive de notre philosophe tourangeau, où il publia tous ses ouvrages, que Descartes eut aussitôt de nombreux disciples enseignant sa doctrine dans leurs Universités : «J'estime raisonnable, écrit Claude Clerselier, ami de Descartes qui recueillit et édita, avec Louis de la Forge, originaire de Saumur, ses écrits posthumes, en particulier le *Traité de l'Homme* et le *Traité de la formation du fœtus*, que ceux-là jouissent les premiers du fruit de ses labeurs qui ont le plus contribué à son repos et à son loisir, et que cette terre porte les premiers fruits d'une semence qui n'a pas seulement été jetée, mais conçue particulièrement dans son sein». A Utrecht et à Leyde, les étudiants applaudirent ces idées nouvelles en philosophie, en théologie, en physique, en médecine. Les adeptes du cartésianisme l'emporteront sur les défenseurs opiniâtres d'Aristote, quoique Descartes eût à subir de violentes attaques. Les théologiens protestants, Bible en main, lancèrent contre lui l'anathème. Le plus enragé, Vœtius (Gisbert de Vœt), Recteur de l'Université d'Utrecht, l'accusa d'athéisme, d'être l'impie ennemi de toute religion et dangereux pour les lois de la Hollande. Le Prince d'Orange invita ces théologiens à s'abstenir de persécuter ce grand philosophe qui faisait honneur à son pays. Les adversaires de Descartes ne se bornèrent pas à lui reprocher sa thèse qui recommandait de «douter de tout», mais ils l'attaquèrent dans sa personne. Plempius, professeur de médecine à Louvain, le compara à Démocrite, non seulement par son physique, mais pour sa manière de vivre ! Le cartésianisme, malgré les censures et les arrêts, triomphera dans toute l'Europe et les nombreux défenseurs de la philosophie de Descartes assureront l'accord de la raison et de la foi et l'union de l'âme et du corps.

Le succès de Descartes en France fut étonnant. Les académiciens comme les gens du monde se passionnèrent pour cette philosophie, engageante et hardie, selon La Fontaine. Un écho anonyme du XVIII^e siècle (1752), traduit ce phénomène mondain : «Tel cavalier à qui jadis un filet de voix et une belle taille eût pu suffire pour se faire un nom, est obligé de savoir au moins un peu son Réaumur, son Newton, son Descartes». Malgré les railleries de Molière, les femmes deviennent savantes. Madame de Sévigné est cartésienne



*Chevet roman de l'église paroissiale Saint-Georges de La Haye
où fut baptisé Descartes.*

pour sa fille, Madame de Grignan, à laquelle, dans ses *Lettres*, elle rend compte de tout : «Corbinelli et La Mousse parlent assez souvent de votre Père Descartes. Ils ont entrepris de me rendre capable d'entendre ce qu'ils disent». Les prélats deviennent cartésiens et admettent la doctrine de la perfectibilité. Bossuet plaide pour ce progrès nécessaire à l'humanité : «Après six mille observations, l'esprit humain n'est pas épuisé et il trouve encore, afin qu'il connaisse qu'il peut trouver jusqu'à l'infini, et que la seule paresse peut donner des bornes à ses connaissances et à ses inventions». Et La Bruyère confirme cette opinion : «Quelle ignorance est la nôtre et quelle légère expérience est celle de cinq ou six mille ans».

Les œuvres littéraires et les recherches scientifiques adoptèrent la méthode cartésienne : souci de l'ordre et la clarté, goût du précis, du vrai, du raisonnement où il ne suffit pas de croire mais qui doit être contrôlé. La définition de la Philosophie dans l'*Encyclopédie* est de pure inspiration cartésienne : «C'est la partie de la connaissance humaine qu'il faut rapporter à la Raison». Dans cette *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, on lit dans le Discours préliminaire (Tome I, 1776), sous la plume de Diderot et d'Alembert, cet éloge de Descartes : «Sa Méthode seule aurait suffi pour le rendre immortel ; la Dioptrique est la plus grande et la plus belle application qu'on eût faite encore de la Géométrie à la Physique ; on voit enfin dans ses ouvrages, même les moins lus maintenant, briller pourtant le génie inventeur... S'il a fini par croire tout expliquer, il a du moins commencé par douter de tout. Respectons toujours Descartes, mais abandonnons sans peine les opinions qu'il eût combattues lui-même un siècle plus tard».

En relisant Descartes après trois cent cinquante ans, on lui doit, en effet, cette indulgence. Il avait d'ailleurs pressenti ses erreurs, surtout en médecine où il souhaitait des expériences si nombreuses «qu'un seul homme ne saurait suffire à les faire toutes».

Le reproche de Jean Rostand, dans sa préface à l'ouvrage du Docteur Chauvois : *Descartes, sa méthode et ses erreurs en Physiologie* (1966), exprime bien les reproches qu'on peut faire à l'œuvre médi-

cale de Descartes, qui tiennent plus à la forme qu'au fond : «Ce qui, en son cas, frappe les lecteurs d'aujourd'hui, c'est le ton péremptoire qui lui est propre, c'est la façon tranchante dont il affirme, dont il décide, dont il disserte de ce qu'il ignore, dont il veut imposer comme des certitudes logiques les «imagination» et les hypothèses qu'il déduit d'un système créé de toutes pièces». Les historiens de la médecine ont jugé avec sévérité l'œuvre médicale de notre philosophe, faisant écho à l'opinion de Charles Daremberg dans son *Histoire des Sciences Médicales* : «Ce qu'il inventa ne vaut pas mieux que ce qu'il rejette ; ni les physiologistes, ni les médecins ne sont en rien redevables au grand esprit de Descartes des résultats positifs qu'ils ont obtenus». Pierre Mesnard, éminent cartésien, sonne ainsi le glas de la physiologie cartésienne : «Si l'on s'accorde de nos jours à reconnaître les services considérables rendus à la science physique par le géométrisme de Descartes, il faut bien avouer que sa biologie, loin d'avoir le même renom, paraît à beaucoup de critiques comme une véritable tache dans son œuvre scientifique». Lors de la célébration du 350^e anniversaire du *Discours de la Méthode*, aucune allusion ne fut faite à sa sixième partie «Choses requises pour aller plus avant en la recherche de la nature» avec cette ardente profession de foi que nous n'hésitons pas à rappeler : «J'ai résolu de n'employer le temps qui me reste à vivre à autre chose qu'à tâcher d'acquérir quelque connaissance de la nature, qui soit telle qu'on en puisse tirer des règles pour la médecine».

Pour juger les rapports de Descartes avec la Médecine, objet de notre propos, il faut chausser les lunettes du XVII^e siècle. On s'étonne alors de sa géniale prescience et de l'originalité de sa pensée. De ses «discours» anatomiques, physiologiques et métaphysiques se dégagent d'utiles et très actuelles réflexions. Elles soulignent la nécessaire union de la philosophie et de la science pour aborder les problèmes inquiétants de notre civilisation. Souhaitons que l'esprit cartésien retrouve sa vigueur, car la vérité ne se dégage pas seulement d'un progrès technique par trop tyrannique, mais elle est à rechercher au dedans de l'homme, qui peut en bénéficier mais risque d'en être la victime.

le devoir des hommes et de la science était la «conservation de la santé» pour éviter «Une infinité de maladies tant du corps que de l'esprit et aussi de l'affaiblissement de la vieillesse». Par la Morale, il entend «la plus haute et la plus parfaite morale qui, présupposant une autre connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse». La pensée créatrice de Descartes s'appliquait à l'homme et son ambition était de lui être utile. Il l'atteste dans le *Discours de la Méthode* : «C'est proprement ne valoir rien que de n'être utile à personne».

La médecine était pour lui la science des sciences, la «conservation de la santé est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie» (*Discours de la Méthode*, 6^e partie). Il souhaitait une longévité pour rendre les hommes «maîtres et possesseurs de la nature et par l'invention d'une infinité d'artifices qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé». Ce leitmotiv revient maintes fois dans le *Discours de la Méthode* et justifie mon propos. Descartes appartient à l'histoire de la pensée, car il en a été l'émancipateur et le guide. La philosophie, la psychologie, la métaphysique le revendiquent. La médecine doit lui rendre grâce.

Les neurobiologistes lui reprochent d'avoir séparé le corps de l'esprit. Pour A. R. Damasio, c'est l'erreur de Descartes. Le dualisme de ce génial semeur d'idées est une erreur pour la science contemporaine, mais elle fut, au XVII^e siècle, une conception heureuse qui a favorisé la recherche expérimentale et contribué au progrès de la connaissance biologique.

En exaltant la puissance de l'esprit, il a magnifiquement plaidé pour le progrès humain. Mais son souhait s'est heurté à la résistance, peut être invincible, de la nature humaine. L'auteur du *Traité des Passions* avait-il pressenti cet échec en précisant prudemment «ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne» ?

Depuis l'Antiquité, la philosophie, en son sens étymologique, n'était rien d'autre que la conquête de la sagesse. Par sagesse, Descartes comprend «non la prudence dans les affaires, une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir tant pour la conduite de sa vie que pour la conservation de sa santé». Descartes avait raison. La médecine qui a accompli, depuis moins d'un siècle, des progrès quasi-miraculeux dans l'art de guérir, est principalement aujourd'hui une science de la santé. Cette médecine préventive, qui se heurte à des impératifs économiques et au comportement humain, échappe au pouvoir du médecin. C'est ainsi que les accidents de la circulation automobile, responsables chaque année de plus de dix mille décès et de trois cent mille blessés, sont entre cinq et quarante cinq ans la principale cause de mortalité en France. On estime à soixante mille le nombre des compatriotes de Descartes dont la mort est directement causée par le tabagisme et à cinquante mille les victimes de l'alcoolisme. Soulignons encore que la France est le pays de la Communauté Européenne où on observe, chez les jeunes de quinze à vingt-cinq ans, la plus grande proportion de fumeurs, la plus forte consommation d'alcool et le nombre de morts par accidents sur la voie publique le plus élevé. Si la conservation de la santé, si chère à René Descartes, n'est plus exclusivement du ressort des médecins, ils doivent cependant s'associer activement à toute politique énergique d'éducation et de prévention contre ces nouvelles maladies de la civilisation qui font présager un avenir inquiétant.

Que le message cartésien inspire une Méthode aux médecins pour assurer l'équilibre de l'âme et du corps nécessaire à la conservation de la santé ! Malheureusement, le comportement des êtres humains est déconcertant et la sagesse n'est pas la chose du monde la mieux partagée. «Ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, précise Descartes, le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices, aussi bien que des plus grandes vertus». La lumière qui trace la voie triomphale parcourue par la science médicale est entrecoupée d'ombres. Pour les dissiper, l'homme est-il capable d'acquérir un «supplément d'âme» ?

